

Les Cahiers des dix



Un intellectuel canadien inconnu Edmond Buron (1874-1942)

Claude Galarneau, S.R.C.

Number 47, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015596ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015596ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Galarneau, C. (1992). Un intellectuel canadien inconnu : edmond Buron (1874-1942). *Les Cahiers des dix*, (47), 215–245. <https://doi.org/10.7202/1015596ar>

Un intellectuel canadien inconnu Edmond Buron (1874-1942)

par Claude Galarneau, s.r.c.

Dans l'introduction aux *Intellectuels du Moyen Âge*¹, Jacques Le Goff a défini cette catégorie sociale d'intellectuels qui naît et se développe en France grâce à la révolution urbaine et aux changements scolaires du X^e au XIII^e siècle. Il est encore trop tôt pour pouvoir appliquer pareille définition aux intellectuels canadiens-français des XIX^e et XX^e siècles. Trop d'éléments de connaissance nous font défaut, particulièrement chez les laïcs. Avant 1920, les institutions scolaires francophones du Québec sont toujours la chasse gardée des membres du clergé dans les collèges et les facultés de Théologie et des Arts, comme elle est celle des médecins, des avocats et des notaires dans les facultés de Médecine et de Droit. Il n'existe pas de faculté de Lettres, de Philosophie, de Sciences sociales ou de Sciences et Génie. Ce n'est qu'en 1920 que les universités de Québec et de Montréal se séparent et créent ces facultés ou écoles. Alors seulement et très lentement arriveront des professeurs laïcs préparés à ces fonctions suivant le modèle occidental européen et américain.

Dès la seconde moitié du siècle dernier pourtant, on avait vu de jeunes bacheliers ès arts ou des licenciés en Droit caresser le projet de faire carrière à l'université, de devenir de vrais savants. Il leur fallait aller en France et espérer que l'université les prendrait à son service. Ce fut le cas d'un Léon Gérin et d'un Edmond de Nevers qui se rendirent tous deux en Europe sans pour autant

1. Paris, Seuil, 1985.

voir leur rêve se réaliser². Si la carrière de ces deux hommes est bien connue aujourd'hui, il en est une autre, presque totalement ignorée en notre pays, dont j'aimerais rappeler ici l'itinéraire.

Né à Berthier-en-Haut en 1874, premier enfant de Joseph Buron et d'Eliza Marcoux, Pierre-Joseph-Edmond³ fréquente l'école primaire de Fernetville à Berthier jusqu'en 1885, alors que son père part s'établir à Saint-Boniface au Manitoba⁴. L'enfant avait dû montrer de bonnes dispositions à l'école de Berthier pour que son père le fasse admettre chez les jésuites de Saint-Boniface dès l'arrivée de la famille dans cette ville de l'Ouest. Tout laisse croire qu'il y poursuit de brillantes études classiques. À défaut des archives du collège, détruites lors d'un incendie en 1922, on possède le témoignage de l'un de ses condisciples. Professeurs et élèves ont noté chez lui des dons certains doublés d'un goût prononcé pour le travail intellectuel. Tout semble l'intéresser, les auteurs grecs et latins, la littérature, l'histoire et la poésie. Il participe aux débats oratoires, se faisant remarquer par sa diction et sa distinction autant que par son enthousiasme. Élégant patineur, il ne manque pas de se livrer aux exercices physiques que le collège peut offrir aux élèves⁵.

Après avoir obtenu un baccalauréat ès arts en 1893⁶, il étudie le Droit tout en entrant comme clerc au bureau de Ewart and Brophy, Barristers, de Winnipeg⁷. Il obtient une maîtrise ès-arts en 1896 avec quelques autres anciens élèves du collège de Saint-

2. Jean-Charles Falardeau, «Léon Gérin, une introduction à la lecture de son œuvre», *Recherches sociographiques*, vol. I, n° 2 (avril-juin 1960), p. 133-160; C. Galarnéau, *Edmond de Nevers, essayiste*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960, 94 p.

3. Berthierville, registre de la paroisse Sainte-Geneviève: né le 5 mai 1874. Le père, forgeron, les parrain et marraine ont signé. Le père et la mère s'étaient mariés le 15 juin 1873 à Fall River (Mass.).

4. Jean-Baptiste (Jean Bruchési), «Un érudit canadien», *La Revue Moderne*, septembre 1931, p. 10.

5. Noël Bernier, «Edmond Buron», *La Liberté*, 5 août 1942.

6. *Le Manitoba*, 7 juin 1893.

7. Archives de la Société de Jésus, Saint-Jérôme, n° 5321-3, Saint-Jean-Baptiste (Man.), 13 avril 1897, Buron à Bernier.

Boniface et il est reçu avocat au début de l'année suivante⁸. Il ouvre ensuite un bureau à Saint-Jean-Baptiste, village situé à quelques dizaines de kilomètres au sud de Winnipeg⁹. Ces années d'études semblent avoir été une époque heureuse. «Il portait la canne, mettait une fleur à sa boutonnière, fréquentait les salons, dansait très gracieusement» tout comme Henri Royal, Joseph Dubuc, Alexandre La Rivière, Joseph Bernier, Théophile Bertrand jr et d'autres jeunes gens de son âge. L'avocat Buron se fait également des amis à Saint-Jean-Baptiste, en s'adonnant au canotage sur la rivière du lieu ou encore au tir au fusil au temps de la chasse¹⁰.

Mais les études, la pratique du Droit et les loisirs de bonne compagnie n'occupent pas tout le temps de Buron, loin de là. Il mène une activité intellectuelle importante. Il lit, publie dans *Le Manitoba*, un journal de Saint-Boniface¹¹, quelques articles fort appréciés de ses compatriotes. Et, depuis l'été de 1893, sans que personne ne l'ait su, il se livre à la traduction d'un ouvrage publié par le Père Holaind, s.j., sur *Le Socialisme américain*. Sa traduction paraît à Bruxelles en 1900¹². Le livre lui avait été prêté par son professeur de philosophie, le Père Louis Drummond, après les examens du baccalauréat. Buron, qui s'est pris au jeu, avait obtenu la permission du Père Holaind d'en faire la traduction française. Et comme il le dira aux journalistes qui l'interviewront lors de son passage à Québec, en 1937, il rêvait durant ces années de poursuivre des études supérieures et d'enseigner. Même, il écrit à Mgr L.-P. Langevin pour lui offrir ses services au poste d'inspecteur d'écoles à Régina¹³. En son for intérieur, il projette de se rendre en

8. *Le Manitoba*, 8 juin 1896.

9. Archives de la Société de Jésus, n° 5321-3.

10. Noël Bernier, «Edmond Buron», *La Liberté*, 5 août 1942.

11. «En vacances», 4 et 25 septembre 1895; «Un mariage après Pâques», 22 et 29 juillet 1896.

12. R.P. I. Holaind, s.j., *Le socialisme américain (...)*, traduit par Edmond J.P. Buron, Bruxelles, Société belge de la librairie, 1900, 159 p.

13. Société historique de Saint-Boniface, 139/3, 17 avril 1899.

Europe. Il avait parié avec son ami Joseph Bernier que ce serait lui, Buron, qui partirait le premier. Grâce aux bons offices du député Larivière, Buron reçoit du Pacifique Canadien un billet aller et retour pour la France à l'été 1900, année de l'Exposition universelle de Paris¹⁴. *Le Manitoba* annonce son départ le 13 juin.

Sa présence en France est signalée dès le premier août dans la revue *Paris-Canada*, qui donne dans chacune de ses livraisons la liste des Canadiens nouvellement inscrits au Commissariat général du Canada et le nom de l'hôtel où ils sont descendus¹⁵. Edmond Buron visite sans aucun doute l'Exposition universelle dans les jours et les semaines qui suivent. Mais à l'automne, il ne rentre pas au Canada, ayant été admis à titre d'étranger à l'École Normale Supérieure. Ainsi devient-il le premier Canadien français à fréquenter l'institution de la rue d'Ulm. À l'époque, les conditions d'admission pour les élèves étrangers exigent un examen de capacité, dont peuvent être exemptés les candidats munis de grades d'enseignement supérieur. C'est le cas d'Edmond Buron qui est maître ès arts, licencié en droit et avocat. Son nom apparaît sur quelques listes d'élèves et au livre des anciens élèves de 1904¹⁶. Buron confiera à Alfred Ayotte du *Devoir* que des gens s'étaient intéressés à lui à Paris et lui avaient constitué une sorte de bourse lui permettant de faire son stage à l'École Normale Supérieure¹⁷.

Parmi ces bienfaiteurs, qu'il n'a pas nommés, il y avait certes Louis Herbette, appelé alors «L'oncle des Canadiens». Journaliste et militant républicain des années 1860, il avait fait de la prison

14. *L'Action catholique*, 13 octobre 1937.

15. *Paris-Canada*, 18^e année, n° 15 (1^{er} août 1900), p. 2: «M. Edmond J.P. Buron, Saint-Jean-Baptiste, Manitoba, Hôtel de Bruxelles».

16. Archives nationales de France, fonds ENS: à la cote 61 AJ 174, son nom apparaît sur une liste de 1900 des «Anciens élèves et élèves des lettres et de grammaire (1895-1930)»; 61 AJ 202, *Association amicale des anciens élèves de l'École Normale Supérieure*, Paris, Léopold de Cerf, 1904, p. 154: «1900, Buron, ancien élève étranger de la section des lettres».

17. *Le Devoir*, 23 octobre 1937, «M. Edmond Buron».

sous le Second Empire. La république installée, il était devenu haut fonctionnaire, préfet et enfin conseiller d'État en 1891¹⁸. On ne sait trop comment ce radical en était venu à s'intéresser au Canada. Mais, depuis 1891, il communiquait souvent avec Rameau de Saint-Père et il s'était pris d'une véritable amitié pour les Canadiens. Il vint en mission au Canada en 1899, en 1903 et en 1908¹⁹; et il publia en 1900 *Des deux côtés de l'eau. La famille française au Canada et aux États-Unis*. Homme fortuné, Herbette recevait à dîner le mercredi et des Canadiens de passage se retrouvaient souvent parmi les invités. Edmond Buron a décrit dans *Le Manitoba* la qualité des convives, peintres, compositeurs, diplomates, écrivains, et la haute tenue des sujets de conversation²⁰. Herbette est également un habitué de La Boucane. Cette association des étudiants canadiens à Paris, qui a été fondée en 1893 par Philippe Hébert, tient une réunion chaque mois. Edmond de Nevers la fréquenta jusqu'à son départ en 1900 et Edmond Buron, à partir de 1901²¹. Madame Odette Buron-Duchêne nous a confirmé le rôle important qu'a joué Herbette auprès de son père. Elle a également mentionné le nom d'une Française, que son père avait rencontrée sur le bateau qui l'amenait en France en 1900. Cette personne aurait été très bonne pour lui²².

On peut penser que Edmond Buron ne perd pas son temps durant ses trois années à la rue d'Ulm. Comme il l'a raconté aux journalistes de Québec, il suit des cours et s'acquitte des travaux exigés tant à la Sorbonne qu'au Collège de France et à l'École des Chartes; ils portent sur le latin, l'histoire, la littérature, la philologie romane, la philosophie à la Sorbonne et sur la paléographie à

18. Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, P.U.L., Québec, 1967, p. 432-433; *idem*, *Le Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, P.U.L., p. 115-116.

19. Archives de l'Université de Montréal, P57/92, fonds Jean-Bruchési, Herbette à Rameau de Saint-Père, notamment le 9 décembre 1899, à son retour du Canada.

20. *Le Manitoba*, 8 janvier 1902.

21. *Paris-Canada* donne une liste de ceux qui s'y trouvent de 1893 à 1902.

22. Entretien avec Mme O. Buron-Duchêne, Dinard, 8 avril 1984.

l'École des Chartes²³. Tandis qu'au Collège de France, il assiste aux travaux de recherche que mène l'abbé Rousselot, le créateur de la phonétique expérimentale²⁴. Tout cela parce qu'il désire revenir à Montréal enseigner la littérature et la philosophie.

Le 15 juin, *Paris-Canada* annonce la fondation de La Canadienne, une association pour le développement des relations franco-canadiennes. La Canadienne publie à partir du 15 mars 1903 un bulletin, qui donne le nom des membres du bureau; ce sont Edmond Buron, secrétaire général, Hector Fabre, Louis Herbette et Gabriel Bonvalot, ce dernier, député de Paris, tous présidents d'honneur. Comme Buron, à cause de ses capacités, occupe un poste-clef, les tâches lui incombent. Et, à l'occasion, il signe des articles dans le *Bulletin de la Canadienne*²⁵. Deux ans après, Buron est remplacé au secrétariat par le marquis de la Touanne, un ancien de Polytechnique²⁶.

À l'été de 1901, Edmond décide de passer ses vacances dans l'Ouest de la France. Il part donc à bicyclette avec un ami, se rend en Normandie et en Bretagne, et revient à Paris par Angers, causant avec les gens rencontrés et prenant des notes. Si bien qu'il songe à en tirer un livre. L'éditeur lui suggère d'assurer une partie du coût par «une collection de garanties, suffisant pour couvrir les frais». C'est ce qu'il précise dans une lettre au Surintendant de l'Instruction publique à qui il demande de s'engager à acheter quelques centaines d'exemplaires de son livre. Ils seraient offerts lors des distributions de prix. Il ajoute qu'il a écrit aux mêmes fins au père Filiatrault, son ancien professeur de philosophie²⁷. *Le Voyage d'un Canadien français en Europe* paraît sous le pseudo-

23. *Le Devoir*, 23 octobre 1937.

24. Edmond Buron, «Une science nouvelle en linguistique», *Le Canada français*, vol. XII, 1925, n° 6, p. 407-418.

25. *Le Bulletin de la Canadienne*, 1^{re} année, n° 1, 15 mars 1903; n° 4, 15 décembre 1903, «Nouvelles diverses»; «Renseignements».

26. *Ibid.*, 3^e année, n° 9, 15 décembre 1905.

27. Archives du Séminaire des Trois-Rivières, Paris, 20 octobre 1901. E. Buron à l'honorable Boucher de la Bruère.

nyme d'Edmond Lambert, le nom de Lambert étant celui de son beau-frère²⁸.

En 1902, Buron vient au Canada. Chargé d'une mission de l'Alliance française, il accompagne un groupe de capitalistes français désireux d'investir au pays. Il traverse le Canada jusqu'à Vancouver. En passant à Saint-Boniface, il peut revoir sa famille et ses amis²⁹. C'est sans doute à la suite de ce voyage qu'il a l'idée de préparer un ouvrage sur *Les Richesses du Canada*; il sera suivi, trois ans après, d'un *Annuaire financier canadien*. Ces deux livres sont certainement bien reçus en Europe puisqu'ils connaissent chacun trois éditions³⁰. Au cours de ce même voyage de l'été 1902, il rencontre le vice-recteur de l'Université Laval à Montréal pour lui offrir ses services. Le chanoine Archambault l'encourage à continuer de bien travailler, mais sans plus³¹. L'année suivante, il publie un article érudit sur la voyage de Chateaubriand en Amérique³².

Ses trois années terminées à l'École Normale, Edmond Buron aurait écrit au vice-recteur de Montréal, qui ne semble pas lui avoir répondu³³. En sorte que ce jeune Canadien français, ancien élève de Henri Bergson, de Joseph Bédier, de l'abbé Rousselot, de Ferdinand Brunetière et d'Émile Bourgeois, condisciple de Paul Hazard, d'Albert Thomas et de Jacques Chevalier, ce jeune avocat déjà auteur se trouve sans emploi possible au Québec et en France. C'est pourquoi il accepte un poste d'assistant professeur d'histoire au lycée Michelet pendant deux ans à 500 francs par année; ensuite il est professeur d'anglais dans une maison d'enseigne-

28. Paris, Alphonse Lemerre, 1903, 305 p.

29. *Le Manitoba*, 3 septembre 1902.

30. *Les Richesses du Canada*, préface de Gabriel Hanotaux, Paris, Guilmoto, 1904, XIII-368 p.; autres éditions en 1907 et en 1912; E.J.P. Buron et J. Dubois, *Annuaire financier canadien*, Paris, Guilmoto, 1907, VIII-447 p.; autres éditions en 1910 et 1911.

31. *Le Journal*, 13 octobre 1937.

32. *La Revue canadienne*, Montréal, vol. XLIII, 1903, «Chateaubriand en Amérique», p. 40-55 et 176-187.

33. *Le Journal* et *Le Soleil*, 13 octobre 1937. Nous ignorons quel diplôme il a reçu.

ment pour jeunes filles³⁴. Mais il lui était nécessaire de trouver autre chose pour vivre. Une occasion semble se présenter à lui avec le passage de Sir Wilfrid Laurier à Paris. L'archiviste canadien à Paris, Édouard Richard, vient de démissionner de son poste. Edmond Buron rencontre le premier ministre et lui propose sa candidature. Laurier lui recommande de rencontrer le ministre responsable, Sydney Fisher, qui l'accompagnait. Ce dernier confie à Buron qu'il a déjà nommé H.P. Biggar, mais que Biggar lui donnerait du travail. L'engagement ne viendra que douze mois plus tard³⁵.

Aussitôt après le départ de Laurier, Buron entre au quotidien parisien l'*Éclair*, dirigé par Ernest Judet. Il y reste trois ans. Il passe les onze années suivantes à *La Libre parole* d'Édouard Drumont. Puis, on le retrouve au *Petit parisien* de 1921 à 1925. Il est titulaire des affaires étrangères dans les trois journaux. Son parfait bilinguisme, sa formation de juriste, ses livres sur le socialisme américain et sur les affaires économiques et financières du Canada, son voyage avec des capitalistes français tout comme son titre d'ancien élève de l'École Normale Supérieure font de lui un candidat de classe pour les grands journaux parisiens. Ses faibles émoluments comme archiviste du Canada à partir de 1908 l'avaient obligé à garder son poste de journaliste. Et pendant dix-huit ans, il s'occupe aux archives le jour et au journal le soir et une partie de la nuit, rentrant à Issy-les-Moulineaux, souvent à pied, lorsque le transport en commun n'est plus en service³⁶. Un pareil emploi du temps ne devait pourtant pas l'empêcher de préparer une réédition de ses deux livres sur le Canada et de publier un article de haute qualité en 1910³⁷.

34. *Le Devoir*, 23 octobre 1937.

35. *le Journal*, 13 octobre 1937; Archives nationales du Canada, RG 37A, vol. 10, 50-12-1 (vol. 4), G. Lanctôt à O.D. Skelton, 27 décembre 1940. Buron fut engagé le 23 juin 1908.

36. Entretien avec Mme Buron-Duchêne; *La Revue Moderne*, septembre 1931, p. 10.

37. *La Revue historique*, 35^e année, t. CIII, mars-avril 1960, «Un prophète de la Révolution américaine», p. 283-291.

La guerre de 1914 ne laisse pas Buron indifférent. Il offre ses services à l'armée à deux reprises, mais il est refusé parce qu'il est âgé de quarante ans, marié et myope³⁸. Le poste à *La Libre Parole* lui permet de prendre connaissance de nombreux journaux d'Europe et d'Amérique et il en profite pour collectionner ce qui concerne la participation du Canada à la guerre. Tout cela fut détruit lors d'un déménagement de la légation. En 1915, il publie un article dans lequel il explique d'une façon nuancée la position des Canadiens français face au conflit³⁹. Il s'occupe à l'occasion de quelques soldats canadiens, notamment de Pierre Caron, de Montmagny. Ce dernier sortant de la Légion étrangère était venu voir Buron à *La Libre Parole*, Buron l'accueillit, le reçut chez lui et l'aida à entrer à l'École de Saint-Cyr où il obtint le grade d'officier dans l'armée française. Pierre Caron mourut au champ d'honneur, atteint d'une balle en plein front⁴⁰.

Devant l'hécatombe que la guerre provoque chez les fils de paysans, il conçoit le projet de faire venir des cultivateurs québécois dans les campagnes françaises. Il écrit à ce sujet au premier ministre sir Lomer Gouin, qui lui répond qu'on manque déjà de bras au Québec et que beaucoup d'hommes sont partis comme soldats en France⁴¹. Buron publie un livre sur la question en 1919⁴². Enfin, l'humaniste qu'il est désire se consacrer à une grande œuvre, à un travail de recherche de longue haleine. Ainsi commence-t-il à traduire, vers 1915, l'*Imago Mundi* du cardinal Pierre d'Ailly, auquel il consacre quinze années⁴³. Une activité aussi austère ajoutée au travail d'archives et au journalisme de nuit ne l'empêche pas de s'adonner à la création littéraire et de

38. Entretien avec Mme Buron-Duchêne.

39. *La Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915, «Les Canadiens et la guerre», p. 81-103.

40. *Le Journal*, 16 octobre 1937; entretien avec Mme Buron-Duchêne.

41. A.N.C., MG 27III B4, vol. 12, p. 6296-6302, E. Buron à Sir Lomer Gouin, 30 décembre 1916 et Sir L. Gouin à E. Buron, le 16 janvier 1917.

42. *Donnez des terres aux soldats. L'exemple de l'Angleterre*, Paris, Bossard, 1919, 188 p.

43. *Imago Mundi de Pierre d'Ailly (...), traduction française par Edmond Buron*, Paris, Maisonneuve Frères, 3 vol., 828 p.

publier un roman historique qui paraît en feuilleton dans *La Libre Parole*⁴⁴. Il préparait encore un ouvrage sur *L'eau et les travaux d'eau à travers les âges*, qui est resté à l'état de manuscrit⁴⁵.

En 1925, Sir Campbell Stuart fonde la Société d'Histoire du Canada à Paris. Conçue sur le modèle de celle qu'il a établie à Londres, elle est placée sous le haut patronage du Président de la République et du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. La présidence effective en revient au duc de Lévis-Mirepoix et Edmond Buron est nommé membre du comité des sources et documents, tout comme ses collègues, C. Bonnault de Méry, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas et Théodore Beauchesne. C'est la Société d'histoire du Canada, par son comité des sources, qui publia la revue *Nova Francia*, à laquelle Buron fournira quelques articles et comptes rendus⁴⁶. La même année, Buron commençait à collaborer à la revue de l'Université Laval, *Le Canada français*.

Malgré tout ce travail, Buron sait prendre le temps de vivre. Il s'occupe de sa famille, de sa femme, française, et de ses trois enfants. Membre de la Société des gens de lettres⁴⁷, il voit bien des journalistes et des amis comme Georges Montorgueil, Georges Strahan, Charles de Ribbe, P.V. Villey, professeur à l'Université de Cæn et Joseph Robert, directeur de la Banque canadienne nationale à Paris. Les familles Buron et Robert sont même devenues assez intimes. Sur le plan des idées politiques, Buron est royaliste et disciple de l'Action française, comme une grande partie des intellectuels français de son temps⁴⁸. Il ne néglige pas pour autant ses compatriotes en séjour à Paris; il s'occupe des étudiants qui le consultent pour leurs recherches, recevant même

44. «La quête merveilleuse», *La Libre Parole*, du 27 octobre au 30 novembre 1922.

45. Ambassade du Canada à Paris, bureau des Archives, fonds E. Buron: plan du livre en 14 chapitres et 6 p. des chap. I et II; témoignage de Mme Buron-Duchêne.

46. *Nova Francia*, vol. I, n° 1, 24 juin 1925: la revue parut jusqu'en 1931.

47. A.U.M., P 57/92, Buron à Bruchési, 31 juillet 1934.

48. Entretien avec Mme Buron-Duchêne. Certains des écrits de Buron le démontrent également.

chez lui certains d'entre eux. Ainsi, de 1918 à 1930, il prend grand soin des quatre sœurs Denis, qui sont venues étudier à Paris à tour de rôle. Filles du notaire Denis de Nicolet, elles sont ses cousines par leur mère. Durant les vacances⁴⁹, il les amène même en Bretagne.

Il semble qu'en 1927, la rédaction de son grand ouvrage ait été terminée et que l'impression en ait même été commencée puisqu'il écrit à Mgr Camille Roy que l'éditeur lui suggère de trouver quelques personnes au Canada et aux États-Unis qui puissent vendre le livre⁵⁰. Les trois tomes paraissent enfin à l'automne de 1930, chez Maisonneuve, après quinze années d'un labeur patient, qui a accaparé la plus grande partie du temps qu'il était en mesure de consacrer à ses recherches personnelles. De 1930 à 1939, il retrouve un second souffle et publie plus de quinze articles dans trois revues québécoises et autant de revues françaises. Il renoue également avec le journalisme en collaborant au *Journal* de Léon Bailby à partir de 1933⁵¹.

Le bureau des Archives du Canada à Paris dépendait à l'époque de celui de Londres. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale qu'il devient autonome. Au cours des années 1930, le service comprend plusieurs personnes. Outre Théodore Beauchesne, le premier en titre, on y trouve Edmond Buron, le plus ancien, le comte Emmanuel de Cathelineau, le «seul Français» de l'équipe, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas, Victor Béique, le dessinateur-cartographe, Charles Baudoin et le peintre Henri Beau, chargé de «reconstituer d'après les vieilles estampes, et de reproduire sur toile les ports français d'où sont embarqués nos ancêtres(...)»⁵². Simone Routier, qui entre aux Archives cette

49. *Ibid.*; avec Mme Jean Bruchési, née Berthe Denis, 18 septembre 1991.

50. Archives du Séminaire de Québec, E. Buron à Camille Roy, 13 mars 1927.

51. *Le Journal*, 13 octobre 1937.

52. Bibliothèque nationale du Québec, 234/1/5, fonds Simone-Routier, «Journal parisien 1930-34 (inédit)», t. I, p. 84-87; Pierre de Grandpré, «Nos richesses manuscrites: Simone Routier, Edmond Buron, Marcel Dugas», *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, vol. 16, n° 5 (décembre 1982), p. 2-5.

même année 1930 a laissé des notes savoureuses sur les membres de ce personnel. Robert de Roquebrune, c'est le romancier; Marcel Dugas, l'essayiste; Charles Baudoin, le pianiste-compositeur à ses heures, Henri Beau, celui qu'on ne voit jamais. Buron, c'est l'intellectuel, l'érudit chercheur, qui travaille à une œuvre de longue haleine, «un petit homme grisonnant, imberbe, sympathique, également marié à une Française. Il a un fils professeur aux États-Unis. Il porte le feutre noir à larges bords qui l'écrase un peu et lui confère la silhouette montmartroise». Buron est d'ailleurs le lecteur privilégié du premier recueil de poésies de Simone Routier et son conseiller⁵³.

Il est temps de se demander quelle place occupe Buron parmi les membres de cette équipe. Il ne possède certes ni le temps ni les moyens de mener la vie mondaine de Robert de Roquebrune qui peut compter sur la fortune de sa femme. Estimé de ses collègues canadiens et de ses pairs des Archives et de la Bibliothèque Nationale de France, il n'est pas pour autant dans les bonnes grâces de son patron. En effet, Théodore Beausnesne n'aime pas son subordonné et il ne perd pas une occasion de le déprécier auprès de la direction des Archives du Canada. Il lui refuse une augmentation de traitement, voire même le boni de vie chère accordé aux autres membres du personnel⁵⁴. Pourtant, Buron n'est pas inactif. Il fait le travail de copie et de recherche des documents à Paris et en province, répond aux chercheurs et aux étudiants, le tout sous la direction immédiate de Beausnesne.

Edmond Buron n'oublie pas son pays. À partir de 1930, la plupart de ses articles sont publiés dans les revues de Montréal et de Québec, soit *Le Canada français*, *La Revue Moderne* et *l'Oiseau bleu*. Il est vrai qu'il a correspondu avec l'abbé Camille Roy dès 1904 pour lui offrir une série de tableaux sur saint Antoine de Padoue que le peintre Paul-Hyppolite Flandrin avait exécutés

53. Simone Routier, *loc. cit.*

54. A.N.C. RG 37A, vol. 10, 50-12-1 (vol. 1), 23 mai 1925, T. Beausnesne à A.G. Doughty. Buron avait pourtant exposé ses problèmes financiers à Doughty le 27 décembre 1924.

pour une église des environs de Paris, mais que la paroisse ne pouvait plus acheter. Buron et Camille Roy ont peut-être lié connaissance en 1900-1901, alors que tous deux étudiaient à la Sorbonne. En 1925, Buron écrit encore à Camille Roy pour lui demander s'il ne connaîtrait pas un musée qui achèterait une collection de pièces de l'ère préhistorique⁵⁵. La même année, on le sait, Buron signe un premier article dans *Le Canada français*, dirigé par Camille Roy; celui-ci fait un compte rendu élogieux de *l'Imago Mundi*⁵⁶.

En 1931 Buron entreprend une correspondance avec Jean Bruchési. Ce dernier, qui a étudié à Paris de 1924 à 1926, est retourné en Europe à quelques reprises. Il est fort probable qu'ils se sont rencontrés à l'un ou l'autre moment. Et, en 1930, Jean Bruchési a épousé Berthe Denis, une cousine de Buron. À la parution de *l'Imago Mundi*, Jean Bruchési fait l'éloge de l'érudit Buron tandis que Robert de Roquebrune présente l'ouvrage dans la même revue⁵⁷. La Société historique de Montréal, grâce à l'obligeance de M. Olivier Maurault, lui accorde sa médaille d'or⁵⁸. Buron cherche un éditeur à Montréal qui voudrait publier «quelques romans ou essais». Jean Bruchési remet à Albert Lévesque deux romans manuscrits de Buron, que l'éditeur déclare ne pouvoir publier, alors que *l'Oiseau bleu* accepte ses contes⁵⁹. L'archiviste adjoint à Paris, déjà membre de la Société des gens de Lettres, devient encore le représentant en France de l'Association des auteurs canadiens section française, dont le siège social, en 1937, se trouve rue Saint-Denis à Montréal⁶⁰.

55. A.S.Q., fonds Camille-Roy, liasse 7, n° 1, 28 octobre 1904; n° 2, 2 août 1925.

56. Vol. XVIII, n° 10 (juin-juillet-août 1931), p. 691-694; A.S.Q., fonds Camille-Roy, liasse 7, n° 5, 19 juin 1931, E. Buron à C. Roy.

57. *La Revue Moderne*, septembre 1931, p. 10 et p. 5 et 42.

58. Philippe Laferrière, *Centenaire de la Société historique de Montréal (1858-1958)*, p. 23; *Le Devoir*, 23 octobre 1937.

59. A.U.M., P57/92, échange de lettres entre Buron et Bruchési, 18 février, 4 mars et 2 août 1932, 23 novembre 1933.

60. *Ibid.*, Buron à Bruchési, 31 juillet 1934.

Il n'est pas étonnant que l'archiviste adjoint du Canada à Paris ait l'impérieux désir de revoir son pays et d'y amener sa femme. Il s'en ouvre à Bruchési à partir de 1934⁶¹. L'année suivante, la permission lui est accordée, mais la somme que les Archives offrent ne peut suffire à payer le voyage de Buron et de sa femme. Il donne libre cours à son désappointement par ces lignes: «Voilà, mon cher ami, il y a des pays qui pratiquent encore l'esclavage et d'autres le bannissement perpétuel. Je suis attaché ici. Il n'y aura qu'un caprice de fortune pour me libérer (...)»⁶². Enfin, en mai 1937, Buron reprend espoir et annonce son départ prochain⁶³. Buron et sa femme s'embarquent le 28 septembre à Anvers sur un cargo norvégien, le *Brant County*, qui met environ quinze jours à arriver à Québec. Ce qui donne à l'une le temps d'imaginer le pays dont elle entend parler depuis quelques décennies et à l'autre, le loisir de penser à la patrie ingrate, aux frères et sœurs de Saint-Boniface et peut-être même à un voyage qu'il projette de faire avec Sylvio Dumas à l'île aux Basques⁶⁴. Comme lecture de chevet, il a apporté *La Critique de la raison pure* de Kant, puisqu'il prépare «quelque chose sur la psychologie et sur la théorie de la connaissance»⁶⁵. La remontée du fleuve lui procure un premier bonheur. Comme il le signale aux journalistes de Québec: «Vendredi dernier, alors que nous nous engageons dans le golfe Saint-Laurent, vous ne pouvez vous imaginer cette joie qui m'a étreint, cette fierté d'être né dans un pays si beau»⁶⁶. — Il faut avoir fait cette remontée du grand fleuve par de belles journées de la fin mai ou de la mi-septembre pour bien le comprendre. — Le cargo norvégien dut arriver au port le dimanche 10 ou le lundi 11 octobre.

61. *Ibid.*, 15 avril et 31 juillet 1934, 28 juin 1935.

62. *Ibid.*, 28 juin 1935.

63. *Ibid.*, 28 mai et 8 septembre 1937.

64. *Ibid.*, 8 septembre 1937.

65. Entretien avec Mme Buron-Duchêne; *Le Devoir*, 23 octobre 1937.

66. *L'Action catholique*, 13 octobre 1937.

Les Buron sont accueillis au débarcadère par Jean Bruchési et sa femme Berthe Denis qui, depuis la fin de l'hiver 1937 se sont établis à Québec, Jean Bruchési étant alors devenu sous-secrétaire de la province. Et le séjour des Buron à Québec et à Montréal se déroule de façon si bien agencée que seule le sous-secrétaire en pouvait être l'organisateur, on l'allait bien voir.

Le matin du mercredi 13 octobre, les journalistes des quatre quotidiens de langue française de Québec rencontrent les Buron à la résidence de Jean Bruchési; ils font connaissance avec le savant. Buron est amené à raconter son enfance et sa jeunesse au Canada, ses études à Paris, ses travaux d'histoire, notamment son *opus magnum* sur l'*Imago Mundi*, l'ouvrage du cardinal d'Ailly. Le récit de la rencontre paraît le jour même dans les trois quotidiens du soir⁶⁷. Pourtant, Buron ne prononce pas de conférence à Québec. La lecture des journaux du 11 au 16 octobre nous en a fourni la raison. Cette semaine-là se tenait le congrès de la Société Saint-Thomas d'Aquin. Il ne pouvait donc être question de donner une tribune à quelqu'un qui n'en soit pas, à l'Université Laval. Buron se rend au Séminaire de Québec, où il rencontre l'abbé Aimé Labrie, directeur du *Canada français*, auquel Buron collabore depuis plus de dix ans, et quelques autres prêtres. Encore là, une absence est surprenante, celle de Mgr Camille Roy. La lecture des journaux nous apprend que le Recteur est allé assister au congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, à Salem, Massachusetts⁶⁸.

Au même moment, l'Acfas tient son congrès à Montréal. Les Québécois de la jeune société ne perdent pas de temps et reçoivent Buron à déjeuner le vendredi chez Kerhulu, le célèbre restaurant de la côte de la Fabrique. C'est ainsi qu'en l'honneur d'Edmond Buron se trouvent réunis, sous la présidence du docteur Edmour Perron, un fort groupe d'intellectuels québécois. Le docteur Arthur Vallée remercie l'illustre invité de l'avoir aidé quelques

67. *L'Action catholique*, *Le Soleil*, *Le Journal*, 13 octobre 1937 et *L'Événement*, 16 octobre.

68. *L'Événement*, 16 octobre 1937.

années auparavant dans ses recherches sur Michel Sarrazin. S'y trouvent encore Adrien Pouliot, Georges Maheux, les abbés Arthur Maheux et Alexandre Vachon, de l'Université Laval, les sous-ministres Jean Bruchési, Avila Bédard, Albert Rioux et Louis-A. Richard, les docteurs Jean Grégoire et Roméo Blanchet, Georges Langlois, docteur de la Sorbonne et rédacteur en chef du *Soleil*, Edmond Chassé, journaliste et beaucoup d'autres. Au café, le docteur Perron demande à son invité de «parler de ses origines, de sa carrière et de ses sentiments pour le Canada, son pays natal»⁶⁹. M. et Mme Buron quittent Québec dans l'après-midi pour Nicolet, invités par le notaire Denis et sa femme, née Guilbault. Le dimanche, le Parisien écrivait une lettre de remerciement à Bruchési, soulignant que les Denis les «comblent de bontés et d'attentions plus délicates les unes que les autres. La table est toujours garnie. Quelle hospitalité! Je viendrai prendre ma retraite ici le jour où la France sera devenue inhospitalière»⁷⁰.

Les Buron sont sans doute à Montréal dès le lundi 18 octobre. Edmond rend visite à différents personnages, tels que l'abbé Lionel Groulx, Aegidius Fauteux, Jacques Rousseau, Léon Lortie, Mgr Oliver Maurault, recteur de l'Université de Montréal, l'éditeur Bernard Valiquette, un cousin, Alfred Buron, et le ministre Fernand Rinfret⁷¹. Il note que «l'abbé Groulx se défend d'être séparatiste. Il me dit qu'on ne l'a pas compris. Je l'ai félicité». Avec Jacques Rousseau, secrétaire de l'Acfas, il est convenu, dès son arrivée à Montréal, qu'il ferait une conférence sur les Basques à la Société historique le 27 octobre et une autre sur l'*Imago Mundi* à l'Acfas à son retour de l'Ouest en janvier⁷². Avant sa conférence à la Société historique de Montréal, le président Aegidius Fauteux l'invite à déjeuner avec d'autres personnes. De sa rencontre avec Fernand Rinfret, on ne sait rien. Quant à Vali-

69. *Le Journal*, 16 octobre 1937.

70. A.U.M., P57/92, 16 octobre 1937.

71. *Ibid.*, Montréal, 24 octobre 1937.

72. *Ibid.*, 29 octobre 1937, Jacques Rousseau à J. Bruchési.

quette, il déclare à Buron qu'il se souvient d'avoir lu sa *Quête merveilleuse*, un feuilleton paru en 1922 dans *La Libre Parole*, et qu'il désirait en être l'éditeur⁷³. Il est interviewé par Alfred Ayotte, dont l'article paraît dans le *Devoir* du 23 octobre, cependant que des comptes rendus élaborés de la conférence sur les Basques paraissent dans le *Devoir* et la *Presse* du 28 octobre. Quelques jours après, les Buron partent pour Ottawa⁷⁴.

De son court passage dans la capitale du Canada, nous ne savons que peu de choses. Simone Routier avait écrit à des amis d'Ottawa pour que quelqu'un s'occupât d'accueillir Edmond Buron et «surtout [pour] que l'on soit au courant de son arrivée»⁷⁵. Quant à Théodore Beauchesne, il avait écrit à son frère Arthur, greffier des Communes, que Buron allait présenter à F. Rinfret un rapport sur les Archives de Paris, rapport qui inquiétait le patron du service, même s'il le jugeait «abracadabrant». Beauchesne ajoutait: «Je lui ai donné quelques conseils afin qu'il ne dise pas trop de bourdes si on le questionnait, car il aurait été capable de nous faire passer tous pour des imbéciles»⁷⁶. Ce rapport était pourtant fait de façon intelligente: il donnait une courte histoire du service des Archives à Paris depuis les recherches de Louis-Joseph Papineau de 1840 à 1845 et il expliquait la nature des services rendus aux Archives du Canada et aux chercheurs canadiens et étrangers, tout en fournissant une liste d'institutions et de personnes qui avaient consulté les Archives de Paris; il précisait même le sujet de leurs demandes⁷⁷. Rencontra-t-il le sénateur Raoul Dandurand, qu'il connaissait, et le nouveau grand patron des Archives, Gustave Lanctôt? Nous l'ignorons et nous ne savons pas davantage où les Buron se rendirent avant le 24 novem-

73. *Ibid.*, Buron à Bruchési, 24 octobre 1937.

74. *Le Devoir*, 28 octobre 1937.

75. B.N.Q., 234/1/5, fonds Simone-Routier, «Journal parisien», p. 238, 5 octobre 1937.

76. A.N.C., MG 30, E 375, vol. 4, Paris, 6 octobre 1937.

77. Mme Raymonde Litalien nous en a remis un exemplaire à Paris. L'original est aux A.N.C., RC 37, vol. 10, 50-12-1 (vol. 3), 28 p. F. Rinfret le transmit au Dr Kenny le 10 novembre 1937.

bre. Son fils Gaston étant depuis quelques années professeur de français à la U.S.C.G. Academy à New London, au Connecticut, il est probable qu'ils allèrent chez lui après une semaine passée à Ottawa⁷⁸.

À l'étape suivante de son voyage, Buron se retrouve au pays de sa jeunesse, Saint-Boniface. La première mention de sa présence paraît dans *La Liberté* du 24 novembre. Mais on l'attendait depuis longtemps, puisque le même journal avait annoncé sa venue dès le premier septembre et avait décrit sa carrière le 20 octobre. Ses sœurs, ses frères, dont deux doivent venir de Californie et du Minnesota, de même que le collègue et les associations culturelles locales ont donc eu le temps de préparer une réception des plus chaleureuses. C'est l'une de ses sœurs et son mari Ulric Lambert, qui l'accueillent et le célèbrent. Il peut se promener «en hôte fêté, en vainqueur bienveillant, dans sa petite principauté retrouvée»⁷⁹. Le 20 novembre, dans une interview au *Winnipeg Evening Tribune*, on l'interroge sur la situation politique en France. Buron répond que s'il se fie aux personnes les mieux informées en France, ce pays s'oriente vers un changement de forme de gouvernement, de la république à la monarchie, mais non sans qu'il ne se produise d'abord de graves perturbations civiles suivies d'une dictature.

Le lendemain, *La Liberté* de Saint-Boniface rend compte de la réception que le Cercle de la pensée française a réservée pour la première fois à un visiteur qui a été un «vrai manitobain». Comme il l'avait fait à Québec, Buron parle de sa carrière à Paris. Il a été présenté par le juge Bernier et remercié par l'avocat Thomas Beaubien. Le 7 décembre, il se rend au bureau de la *Survivance* d'Edmonton et, le lendemain, à celui du *Edmonton Journal* qui relate sa conférence sur *l'Imago Mundi*. Il est alors l'hôte de son cousin J. Chatain, au 9923 de la 12^e rue. Le 15 décembre, *La*

78. A.U.M. P57/92, Buron écrit à Bruchési qu'il attend la visite de son fils et de sa femme Eliza Palmer, qu'il a connue «l'an dernier».

79. *La Liberté*, 5 août 1942, art. de Noël Bernier.

Survivance décrit le dîner que le Comité France-Canada d'Edmonton a offert en l'honneur de Buron, dîner présidé par le juge Ford. Présenté par le juge Dubuc, il est remercié par Mgr Breynat. Cette fois, Buron a fait porter sa conférence sur l'*Idéalisme franco-anglais*, insistant sur les points de ressemblance incontournables existant entre les caractères anglais et français. Enfin, le 21 décembre, il répète sa conférence sur l'*Imago Mundi* devant les élèves et les anciens du collège de Saint-Boniface, son alma mater⁸⁰.

Les Buron de Paris peuvent ensuite se reposer au milieu de la famille du Canada et célébrer les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Puis, c'est le retour à Montréal au début de janvier 1938. Léon Lortie, professeur de chimie à l'Université invite Buron à déjeuner chez lui en même temps que son élève Pierre Demers. Lortie veut faire entrer Demers à l'École Normale Supérieure et la présence de l'ancien élève de la rue d'Ulm arrive à point. La rencontre fut certes bénéfique puisque Demers fut accepté à Normale Supérieure dès l'automne suivant⁸¹.

Le 7 janvier, sous les auspices de l'Acfas, Buron prononce une conférence sur l'*Imago Mundi* à l'Université de Montréal. Présenté par le recteur, Mgr Maurault, il est remercié par son ami le sénateur Raoul Dandurand, ancien président du Conseil de la Société des nations. Mgr Maurault signale qu'il a fait appel à Buron en 1929 lorsqu'il s'est agi de trouver un graveur pour le centenaire de l'église Notre-Dame⁸². Il y eut bien entendu un dîner au Cercle universitaire après la conférence, sous le double patronage de l'Acfas et de la Société des Anciens d'Europe. En plus des directeurs et des membres de l'Acfas, professeurs de sciences et de médecine surtout, sont présents, entre autres, Aegidius Fautoux, Victor Morin, Victor Barbeau, Montarville Boucher de la Bruère, Jean-Jacques Lefebvre, Victor Doré, Léon Lortie, prési-

80. *Id.*, 29 décembre 1937.

81. Entretien avec le professeur Pierre Demers, 19 septembre 1991.

82. *Le Devoir*, 11 janvier 1938.

dent de la Société des Anciens d'Europe, et Jacques Rousseau, secrétaire de l'Acfas⁸³.

Edmond Buron n'était donc plus «l'un des Canadiens qui fait le plus honneur à son pays» mais tout à fait ignoré, comme le conservateur de la Bibliothèque Nationale de France, Charles de la Roncière, l'avait pu dire jadis⁸⁴. Le voyage de l'automne-hiver 1937-1938 avait dû être chaud à son cœur de Canadien et d'intellectuel sensible, qui n'avait jamais cessé de servir son pays comme archiviste, historien, conseiller et bienfaiteur de tant de chercheurs et d'étudiants canadiens. Il avait été reçu et fêté par ses pairs à Québec et à Montréal, par les notables de l'Ouest, par les journalistes des villes où il était passé, qui ne cachaient pas leur admiration pour le savant et l'humaniste.

En février, Buron est de retour à Paris, où le nouvel archiviste du Canada, Gustave Lanctôt, vient lui-même d'arriver. L'archiviste adjoint apprend du grand patron qu'il est changé de classe, mais que cela ne lui donnera que 100 \$ de plus par année! En avril, il publie un article dans *La Revue de Synthèse*⁸⁵. En mai, il reçoit à sa résidence, rue de Maubeuge, les demoiselles Hémon, sœur et fille de Louis, en l'honneur de leur départ pour le Canada⁸⁶. Buron s'était occupé d'elles depuis la mort de l'auteur de *Maria Chapdelaine* et avait préparé leur voyage. Théodore Beauchesne, qui avait assisté à la réception du 31 mai, en profite pour confier à son frère Arthur que, «depuis son retour du Canada, il [Buron] se croit un grand homme»⁸⁷.

Les rencontres qu'il avait eues avec Mgr Maurault et Léon Lortie donnent vite des résultats. Jean Bruchési fait savoir à Buron

83. *Le Journal, La Presse, Le Canada* du 8 janvier, *Le Devoir* du 11 janvier 1938.

84. Robert de Roquebrune, «Le Cardinal d'Ailly et Christophe Colomb», *La Revue Moderne*, septembre 1931, p. 5.

85. «Élan et repos. Variations sur l'idée de rythme», *La Revue de synthèse*, vol. XVI, n° 1 (avril 1938), p. 15-28.

86. B.N.Q., 234/1/5, 23 mai 1938, invitation de Mme E. Buron à Simone Routier. J. Bruchési les rencontra le 6 juillet à Péribonka: Bruchési à Buron, 13 juillet 1938.

87. A.N.C., MG 30, E 375, vol. 4, 21 juin 1938.

que Pierre Demers, qui est assuré d'entrer à Normale Supérieure, recevra la demi-bourse du gouvernement du Québec et que Jacques Leduc pourrait en avoir autant le cas échéant. Buron lui répond aussitôt qu'il s'occupe de l'entrée de Demers et de Leduc et que ces jeunes devaient s'empressez d'écrire à M. Bouglé, le directeur⁸⁸. Le 7 novembre, Buron présente Demers et Leduc aux directeurs de l'École et il est décidé que Pierre Demers préparerait l'agrégation de physique et de chimie et Leduc, un diplôme d'études supérieures en littérature⁸⁹. Au printemps de 1939, Buron demande au recteur de Montréal si l'Université serait intéressée à envoyer des étudiants à la Casa Velasquez, une institution équivalente de l'École française de Rome, qui allait bientôt rouvrir à Madrid. L'affaire serait assez facile à conclure puisque le Secrétaire général de la Casa est un ami de Buron. Mgr Maurault répond que cela est certes intéressant et qu'il en parlera à Jean Bruchési⁹⁰. Et le 31 juillet 1939, Buron apprend au sous-secrétaire que Pierre Demers est reçu à l'agrégation de chimie-physique, se classant 18^e à l'écrit et 23^e à l'ensemble sur 150 candidats dont 28 sont admis. Incidemment, P. Demers est le premier agrégé du Québec et il demeure le seul. La même lettre contient toutefois une mauvaise nouvelle. Jacques Leduc est en effet malade, hospitalité à Pasteur en attendant de rentrer à Montréal⁹¹. Buron s'est également occupé de l'admission de Juliette Chabot à l'École des Chartes⁹².

En dépit de la guerre, Buron demeure à Paris jusqu'en mai 1940. Lors de l'invasion allemande, il refuse d'être rapatrié, sa femme et ses deux filles étant françaises. Les Buron se replient d'abord à La Flèche, puis à Limoges chez leur fille Luce, mariée à un officier de la garnison. Ne voulant pas être à la charge de son gendre — Buron ne touche plus rien de la légation — il décide en

88. A.U.M., P57/92, Bruchési à Buron, 13 juillet 1938 et Buron à Bruchési, 24 juillet.

89. A.U.M., P7/A 60, fonds Léon Lortie, E. Buron à O. Maurault, 2 novembre 1938.

90. A.U.M., P57/92, Buron à Maurault, 5 mars 1939, Maurault à Buron, 17 mars et Buron à Maurault, 1^{er} avril.

91. *Ibid.*, Buron à Bruchési, 31 juillet 1939.

92. *Ibid.*, 1^{er} février 1939.

octobre de se rendre en France non occupée, en Dordogne. Il met au mont-de-piété sa médaille d'or de la Société de géographie. Puis, ce fut le froid, la faim et la solitude: «Je coupe du bois, fais des corvées d'eau et des courses à la petite ville de Thiviers. Nous vivons principalement de légumes et de châtaignes», écrit-il à son fils Gaston⁹³. Les privations viennent vite à bout des forces des sexagénaires. Edmond meurt le 29 juin 1942, victime d'une congestion cérébrale, et sa femme le suit au tombeau en décembre 1943⁹⁴. Leurs corps seront transportés à Ponchon, dans la région parisienne, en 1948⁹⁵. Juliette Chabot rendit hommage à celui qui savait faire «un accueil particulièrement chaleureux aux étudiants canadiens» et qui avait «consacré toute sa vie à la culture de l'esprit et au dur labeur intellectuel»⁹⁶.

Ce résumé de la carrière de Edmond Buron serait incomplet sans une esquisse — forcément sommaire, on le comprendra — de son œuvre.

Entre 1895 et 1939, Buron aura collaboré à cinq journaux, écrit dans onze revues, publié sept ouvrages et laissé plusieurs manuscrits. Déjà, durant ses études de droit à Winnipeg, il envoie ses premiers articles au *Manitoba*; ils sont publiés du 4 au 25 septembre 1895 sous le titre de «Feuillet de journal. En Vacances». Dans le premier, le jeune étudiant raconte avec humour et dans une langue agréable ses promenades à la campagne et ses exploits à la chasse aux canards près de Saint-Léon. Il exprime aussi, avec lyrisme, «son vif amour de la campagne et de la ferme», de ses habitants et de ses compatriotes franco-manitobains⁹⁷. Le second article relate son passage au monastère de Lourdes, que des religieux français ont construit. On sent déjà son désir de voir «cette douce et généreuse France dont nous sommes

93. *Ibid.*, Gaston Buron à J. Bruchési, New London (Conn.), 13 novembre 1940; A.N.C., RG 37A, vol. 10, 50-12-1 (vol. 4), E. Buron à son fils Gaston, datée de Les Bouilloux, à Nantheuil, par Thiviers (Dordogne), 2 octobre 1940.

94. A.N.C., RG 37A, vol. 10, 50-12-1 (vol. 4), Gaston Buron à G. Lanctôt, 23 juillet 1942.

95. Entretien avec Mme Buron-Duchêne.

96. *L'Oeil*, Montréal, 15 octobre 1942.

97. *Le Manitoba*, 4 septembre 1895.

les enfants»⁹⁸. Le plus intéressant de ses articles dans ce journal est sans doute celui qu'il consacre à Louis Herbette et à ses dîners du mercredi, alors que le conseiller d'État recevait chez lui, rue Fortuny, des sommités du monde intellectuel et diplomatique, à qui il présentait des Canadiens⁹⁹.

Nous l'avons déjà écrit plus haut, c'est à Paris qu'il apporte sa plus importante contribution au journalisme. *L'Éclair*, où il entre en 1907, est un quotidien fondé, en 1888, par Dechêneau et repris, en 1904, par Ernest Judet; il compte parmi ses rédacteurs l'ancien communard Alphonse Humbert, conseiller municipal de Paris et l'ami Georges Montorgueil¹⁰⁰. Les orientations de *L'Éclair* sont proches de celles de la Ligue de la Patrie française, c'est-à-dire hostiles à Clémenceau et favorables à Briand et à Caillaux. En 1910, Buron passe à *La Libre Parole*, fondée par Édouard Drumont en 1892, acquise par Joseph Denais en octobre 1910; celui-ci en confie la direction à Henri Bazire. Ce quotidien est absorbé par *Le Peuple français* et devient un organe catholique de la tendance Action libérale populaire. *La Libre Parole* tire à 47 000 en 1910¹⁰¹. Buron y collabore durant toute la guerre pour ne la quitter que vers 1921.

Il passe alors au plus grand quotidien français, *Le Petit Parisien*, qui tire à plus d'un million d'exemplaires; en 1914, il compte déjà 75 rédacteurs, 450 correspondants en province, 400 employés et 370 ouvriers, avec 30 000 points de vente en France, possédant depuis 1905 ses propres papeterie et imprimerie. C'est un journal modéré en politique, que son directeur Jean Dupuy met «au service des idées et des intérêts de ses amis du Parlement, qui se recrutent surtout dans les milieux de l'ancienne gauche républicaine et de l'Alliance démocratique»¹⁰².

98. *Id.*, 25 septembre 1895.

99. *Id.*, 8 janvier 1902.

100. *Histoire générale de la presse française*, Paris, Presses universitaires de France, t. III, de 1871 à 1940, p. 345.

101. *Ibid.*, p. 296-345.

102. *Ibid.*, p. 307.

Rappelons que Buron occupe dans ces quotidiens le poste de rédacteur de la politique étrangère, à raison d'une chronique au moins hebdomadaire et d'une demi-page, jamais signée, suivant la coutume. Ainsi pendant dix-huit ans, Buron a travaillé dans deux journaux de droite et un journal de gauche modérée. Il semble qu'il ait quitté le journalisme vers 1924 pour y revenir vers 1933, alors qu'il collabore à un autre journal de droite, le *Journal de Léon Bailby*¹⁰³.

Entre 1900 et 1930, Buron a publié en outre sept livres et un feuilleton. Son premier ouvrage, une traduction du jésuite Samuel Holaind sur *Le socialisme américain*, a paru à Bruxelles en 1900. *Le Voyage d'un Canadien français en France*, édité en 1903, est certes beaucoup plus intéressant pour nous car il a été rédigé par un Canadien né au Québec mais qui a grandi au Manitoba. On n'y trouve pas le récit d'un ancien du collège classique qui formule des impressions teintées de romantisme à la vue de la mère patrie retrouvée. Plutôt, il s'agit de réflexions que l'état social et industriel de la France lui suggère, comme il en avertit le lecteur. Il aborde les grands problèmes que la France pose aux Canadiens, tels que celui de la blessure jamais cicatrisée de l'abandon du Canada par la France¹⁰⁴. Ailleurs, il compare les jeunesses canadienne et française¹⁰⁵. Tantôt, il analyse les syndicats en France et aux États-Unis¹⁰⁶, tantôt il s'interroge sur la France éducatrice et sur le sort fait aux congrégations¹⁰⁷. On est alors au temps du combisme. Déjà, ici et là, le jeune intellectuel laisse percer un sentiment monarchique certain¹⁰⁸.

Les Richesses du Canada et *l'Annuaire financier du Canada* sont deux ouvrages solidement documentés à partir de sources

103. Il ne nous a pas été possible de consulter ce journal.

104. *Voyage d'un Canadien français en Europe*, p. 64-65.

105. *Ibid.*, p. 44-46, 87.

106. *Ibid.*, p. 36-37.

107. *Ibid.*, p. 241-248.

108. *Ibid.*, p. 273-274 et 292-300.

canadiennes telles que les rapports des géologues et des gouvernements fédéral et provinciaux; également à partir des livres de publicistes comme R.F. Gosnell, Arthur Buies, Henry de Puyjalon et Joseph Obalski. Le premier livre avait été préfacé par nul autre que Gabriel Hanotaux, ancien Ministre des Affaires étrangères de France et membre de l'Académie française.

Selon Buron, la terre se meurt en France et il faut créer un nouveau type d'occupation des terres, une colonisation des provinces de France par des moyens extraordinaires. L'œuvre de l'Angleterre, au XIX^e siècle dans les provinces canadiennes, en Nouvelle-Zélande, en Australie et en Afrique du Sud montre la viabilité du projet. Encore là, c'est un ouvrage bien documenté qui se termine par un hommage à Charles Maurras, qui avait réclamé la part du combattant dans l'*Action française*, du 25 octobre 1916 au 15 avril 1917.

Le grand ouvrage de Buron, celui qui lui demanda quinze ans de travail, parut enfin en 1930. C'est au hasard d'une lecture qu'il avait appris qu'un exemplaire de l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, écrit vers 1410 et imprimé vers 1480 à Louvain, se trouvait dans une urne de cristal à la bibliothèque colombine de Séville. Il était annoté de la main de Christophe Colomb. Buron s'assura l'aide de la Historical Society du Massachusetts, qui fit photographier le livre en 22 exemplaires; 20 furent vendus à des millionnaires et un, donné à Buron. Le cardinal d'Ailly (1350-1420), qui avait été chancelier de l'Université de Paris et confesseur de Charles VI, avait écrit de nombreux traités de philosophie et de théologie ainsi que des ouvrages sur l'astronomie, la poésie et la science. L'*Imago Mundi* contient 16 traités de cosmographie et de géographie rédigés en latin; 12 sont du cardinal d'Ailly et 4, de Gerson. C'est à partir de ce livre que Colomb aurait préparé son voyage aux Indes et s'était familiarisé avec la rotondité de la terre. Il avait annoté l'exemplaire qu'il avait trouvé de près de 900 notes marginales. Edmond Buron entreprit de traduire les quatre traités de cosmographie et de déchiffrer les annotations de Colomb. Il put enfin en publier le texte latin, sa traduction et les annotations, avec une introduction de plus de cent pages. Buron y pose d'abord le

problème de Colomb, de son esprit, de son information scientifique et de l'influence de l'*Imago Mundi* sur la pensée du découvreur, sur ses desseins hardis et sur ses entreprises. Il fait connaître ensuite Pierre d'Ailly et ses œuvres¹⁰⁹.

Pierre Deffontaines — jeune géographe qui devait venir fonder l'Institut de géographie de l'Université Laval moins de vingt ans après — écrivait que l'ouvrage annoté du cardinal d'Ailly par Colomb n'avait jamais été «reproduit et que c'était pourtant le document le plus révélateur que l'on ait sur la formation de son grand dessein». Deffontaines ajoutait qu'il louait sans réserve la présentation de ce volume¹¹⁰. Robert de Roquebrune, le collègue archiviste de Paris, soutenait pour sa part qu'on ignorait avant Buron que la découverte de l'Amérique était due, en bonne partie, à la lecture de l'*Imago Mundi* par Colomb et que c'est un Canadien français qui le fournissait au public savant¹¹¹. Il faudrait être un spécialiste de Colomb et de son époque pour savoir si vraiment le découvreur de l'Amérique a bien été influencé par le cardinal d'Ailly. Mais il reste que l'ouvrage de Buron est toujours cité dans les études qui paraissent à la veille du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique. Cet ouvrage valut à Edmond Buron quatre décorations: la médaille d'or Conrad Malte-Brun de la Société de géographie de France, le grand prix de l'Académie de Marine, le prix de l'Institut et la médaille d'or de la Société historique de Montréal¹¹².

La contribution de Buron aux revues savantes au cours de ces quarante années actives à Paris n'a pas été moins importante. Il a collaboré à onze revues différentes, dont sept paraissaient en France et les autres au Québec. À Paris, on trouve bien entendu

109. Camille Roy, «Imago Mundi», *Le Canada français*, vol. XVIII, n° 10 (juin-juillet-août 1931), p. 691-694.

110. *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*, 3^e série, t. 182, 1^{re} livraison, juillet 1931, p. 35-36.

111. «Le Cardinal d'Ailly et Christophe Colomb», *La Revue Moderne*, septembre 1931, p. 5 et 42.

112. *Le Devoir*, 23 octobre 1937.

des articles de Buron dans le *Bulletin de la Canadienne*, *Nova Francia* et *Paris-Canada*. C'est dans les revues les plus prestigieuses qu'il a donné les meilleurs articles, telles que la *Revue historique* et la *Revue de synthèse*. À Montréal et à Québec, Buron a publié d'excellentes études historiques dans *La Revue canadienne*, *La Revue moderne* et *Le Canada français*. Il a même écrit quelques contes pour enfants dans la revue de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, *L'Oiseau bleu*.

Les sujets qu'il a abordés sont d'ordre historique surtout, mais aussi d'ordre littéraire, philosophique ou artistique. L'historien a fourni des articles, fruits de longues recherches et d'une haute érudition, des articles de circonstances et quelques comptes rendus, dans une langue correcte et un style agréable. Humaniste de la fin du XIX^e siècle, il avait beaucoup lu, la Bible, les classiques grecs et latins, les auteurs du moyen âge, les écrivains français et anglais des XVI-XX^e siècles, les citant avec bonheur et précision. Il connaissait les philosophes, faisant appel à Kant et à Hegel, à Henri Bergson et à Maurice Blondel, n'ignorant pas davantage les grands esprits scientifiques du temps, tels que Charles Rivest, François Simiand, Louis de Broglie, Émile Meyerson ou Henri Brun.

Tout est à lire des articles de Buron. Mais un lecteur pressé pourrait prendre la mesure de l'historien dans les travaux sur «Chateaubriand en Amérique» et sur «Un prophète de la Révolution américaine»¹¹³. Le philosophe se manifeste dans la *Revue de synthèse*, l'artiste dans la *Revue Moderne*, le politique et l'ethnologue dans *Le Canada français*¹¹⁴.

* *
*

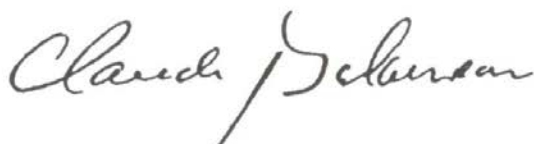
113. *La Revue canadienne*, vol. XLIII, 1903, p. 40-55 et 176-187; *La Revue historique*, 35^e année, t. CIII, mars-avril 1910, p. 283-291.

114. «Élan et repos. Variations sur l'idée de rythme», *La Revue de synthèse*, t. XVI, n^o 1 (avril 1938), p. 15-28; «L'œuvre d'Henri Beau», *La Revue Moderne*, mai 1932, p. 5 et 49; «La notion de civilisation et la guerre», *Le Canada français*, vol. XX, n^o 8 (avril 1933), p. 681-704; n^o 9 (mai 1933), p. 784-804.

Edmond Buron est décédé il y a un demi-siècle et l'année 1992 est celle du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, sur qui Buron a longuement parlé. Pourtant, celui qui a été l'un des grands historiens et humanistes que le Canada français ait produit demeure presque totalement inconnu encore aujourd'hui. Ce personnage mérite certes de retenir l'attention des historiens. Mais il est difficile de lui consacrer une véritable biographie. Quelques fonds d'archives n'ont pu être consultés jusqu'à maintenant et surtout l'ensemble de ses papiers personnels — lettres reçues et manuscrits — ainsi que sa bibliothèque ont totalement disparu à l'été de 1940 ou dans les années de guerre et d'occupation qui ont suivi. Une étude critique de son œuvre reste à faire, qui permettrait de mieux connaître la pensée de ce disciple de Maurras et de Bergson. Pussions-nous avoir donné un premier aperçu de cet intellectuel canadien-français qui a dû vivre hors du pays parce qu'on ne savait comment l'employer.

* *
*

Nous voudrions remercier ceux qui nous ont aidé au cours de nos recherches et plus particulièrement: Mesdames Odette Buron-Duchêne, qui nous a reçu à Dinard, Raymonde Litalien, du service des Archives du Canada à Paris, Berthe Denis-Bruchési; Messieurs Gaston Buron, Jean-Jacques Lefebvre, Pierre Demers, Edouard Lambert, le R.P. J. Cossette, s.j., Jean-Rémi Brault, Michel Verrette, Jacques Rainville ainsi que la Société historique de Saint-Boniface.

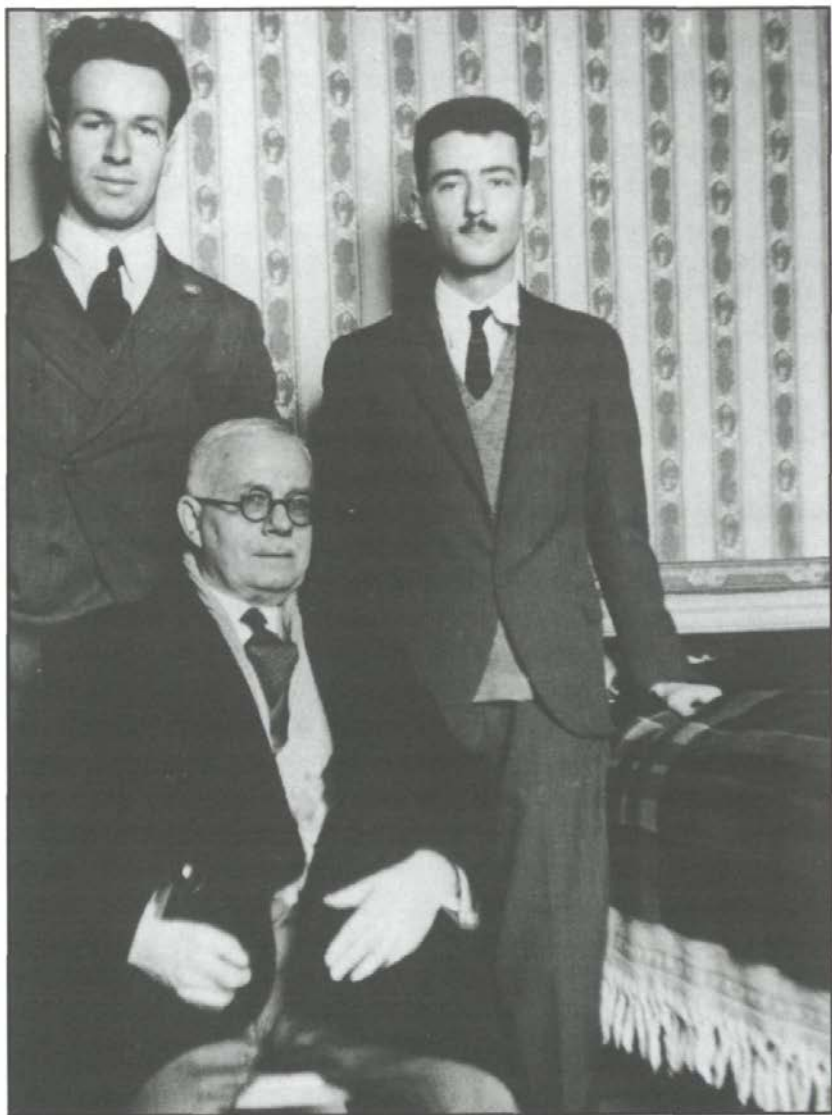




Éliza Marcoux-Buron (1853-1924)
Gracieuseté de Jacques Rainville



Joseph-Norbert Buron (1854-1930)
Gracieuseté de Jacques Rainville



**Edmond Buron, Jacques Leduc et Pierres Demers, à l'École
Normale Supérieure de Paris, 1938.
Gracieuseté du Service des archives de l'Université
de Montréal**